Jean-Charles Stasi

LE VOL DE LA TAPISSERIE DE BAYEUX

L'incroyable projet des Nazis

Tallandier

Le vol de la Tapisserie de Bayeux

Jean-Charles Stasi

Le vol de la Tapisserie de Bayeux

L'incroyable projet des Nazis

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3276-7

À mon père,
qui m'a transmis sa passion de l'Histoire.

« Transmettre ces chefs-d'œuvre aux générations qui nous suivent, tel est le devoir. »

Jacques Jaujard (1895-1967),
directeur des Musées nationaux
durant la Seconde Guerre mondiale
et membre de la Résistance.

Prologue

En ce début du mois de juin 1948, alors qu'au Proche-Orient la première guerre israélo-arabe fait rage, le président de la République est en déplacement officiel en Basse-Normandie pour quatre jours.

À Bayeux, où Vincent Auriol arrive le 6 juin en fin d'après-midi, le soleil perce enfin le ciel gris qui a accompagné le cortège officiel toute la journée. Les cloches de la cathédrale carillonnent à toute volée et se font entendre à travers la cité, dont les habitants se massent le long du parcours emprunté par les personnalités.

Vincent Auriol et sa suite ne peuvent qu'être agréablement surpris en pénétrant dans la capitale du Bessin. Cet îlot préservé au milieu d'un océan de ruines a conservé intacts ses nombreux hôtels particuliers à la façade élégante et ses maisons en pan de bois encore plus anciennes. Libérée facilement par les Britanniques, la ville n'a subi aucune destruction. Ici, pas de cratères

béants au milieu de la chaussée, de façades éventrées ni de préfabriqués pour héberger les familles sans toit.

Le fait le plus marquant de la guerre a été, le 15 janvier 1943, le crash mortel d'un aviateur canadien, W. K. Ferguson, du côté de Damigny à la sortie de la ville. Et les seuls éléments rappelant le conflit sont le « *By-Pass* », ce boulevard périphérique (le tout premier de France) aménagé par les *Royal Engineers* dès le 18 juin 1944 à coups de bulldozers pour permettre aux colonnes de camions et de blindés qui ne cessaient d'arriver de la côte de contourner la cité médiévale aux rues étroites ; et le cimetière militaire, en bordure de ce même « *By-Pass* », où ont été réunies les dépouilles de quelque 4 700 soldats, dont près de 4 000 Britanniques.

Quel contraste avec le reste de la région ! Qu'il circule en train ou en voiture, Vincent Auriol peut mesurer à quel point cette partie de la Normandie porte encore les stigmates des bombardements et des combats de 1944. Dans certains villages traversés, il a pu lire sur les murs ou sur des panneaux ces inscriptions réclamant « du pétrole, du pain, des pneus, de l'essence, des économies[1] ».

À Caen, où les cités d'urgence ont poussé comme des champignons, il a posé la première pierre de la reconstruction. Et pour saluer le courage des habitants, il a décoré la ville martyre de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre avec palme. Cette reconnaissance n'a pas

empêché le maire, Yves Guillou, de rappeler au président et à son ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, le Havrais René Coty, la dure réalité vécue par ses administrés : « Quatre années après la Libération, le logement des sinistrés n'est pas assuré ! Trois mille familles, quinze mille personnes attendent une demeure décente. »

Vincent Auriol a honoré pareillement Saint-Lô. Il ne pouvait pas faire moins pour la préfecture de la Manche, surnommée « la capitale des ruines » en raison de son taux de destruction, de l'ordre de 90 %. Saint-Lô, frappé une première fois par l'aviation alliée dans la nuit du 6 au 7 juin 1944, puis par les Allemands, un mois plus tard, en pleine bataille de Normandie.

Dans ces communes particulièrement meurtries, l'accueil a été républicain et dans l'ensemble cordial. Mais on ne saurait parler de liesse, comme si la chape de plomb qui s'est abattue quatre ans plus tôt avec les bombes ne s'était pas encore totalement dissipée au-dessus des survivants et de leurs décombres. « Où voulez-vous qu'on accroche des drapeaux, puisqu'il n'y a plus de maisons ? » a ainsi répondu un habitant à un membre de l'entourage du président qui s'étonnait que les rues ne fussent pas plus pavoisées.

En ce premier dimanche de juin, Vincent Auriol n'a pas fait halte à Bayeux pour parler de la reconstruction. S'il a ajouté cette étape à un programme déjà bien chargé, c'est afin d'honorer une miraculée de la guerre.

Et pas n'importe laquelle : cette Tapisserie, dite de la reine Mathilde, à laquelle la ville doit sa notoriété internationale depuis plusieurs siècles et qu'elle a bien failli perdre à cause de la folie du Troisième Reich.

Cette œuvre majeure de l'art occidental, unique par sa qualité de réalisation, ses dimensions hors normes et son intérêt documentaire incomparable, aurait pu disparaître à jamais. Il s'en est fallu de peu, à l'été 1944, qu'elle ne soit envoyée à Berlin sur ordre d'Heinrich Himmler, le tout-puissant chef de la SS, qui voulait voir dans les compagnons d'armes de Guillaume le Conquérant les descendants et héritiers des guerriers vikings si chers à son cœur.

Alors, oui, il faut bien le président de la République en personne pour inaugurer le nouvel espace d'exposition aménagé spécialement au premier étage de l'Hôtel du Doyen, face au transept sud de la cathédrale, où la Tapisserie était déjà conservée jusqu'à ce que la guerre n'entraîne son déplacement.

Cette salle mesure 28,60 mètres de long, soit dix de plus que la précédente, sur 7 mètres de large. Pour parvenir à un tel agrandissement, il a fallu abattre des murs et déplacer un escalier. Certes, ce nouvel écrin manque un peu de hauteur de plafond, mais il présente l'immense avantage de permettre une exposition complète de la Tapisserie, cette dernière étant déployée le long des murs à hauteur de visage.

Afin d'offrir l'éclairage le plus adapté possible au confort des visiteurs comme à la bonne conservation de l'œuvre, toutes les fenêtres ont été closes par des volets hermétiques et six tubes fluorescents, dissimulés derrière des gouttières perpendiculaires, procurent une douce lumière qui ne modifie pas les couleurs. « La visibilité est parfaite, sans reflets ni ombres ; les glaces juxtaposées laissant voir leurs joints, rendus étanches contre la poussière ; la lumière diffuse n'accuse pas les reflets et respecte les teintes ; en un mot, la belle histoire se lit de bout en bout sans la moindre fatigue[2] », apprécie le chanoine René Dubosq, qui a suivi de près l'histoire de la Tapisserie au cours des dernières années.

Le lyrisme du maire, le docteur Henri Jeanne, est à la hauteur de l'effort consenti par la municipalité et de la fierté des Bayeusains de voir leur cité de nouveau au centre de l'actualité[3].

« N'est-ce pas un symbole qu'en cette date anniversaire du Débarquement libérateur l'on puisse associer cet autre Débarquement datant de neuf cents ans : Guillaume, duc de Normandie, s'embarquant pour l'Angleterre, où il allait devenir chef de l'État britannique ? Et c'est dans cette ville même, qui conserve pieusement la relique qui retrace son histoire, qu'un autre Débarquement devait permettre, il y a quatre ans, au chef de l'État français, le général de Gaulle, de nous restituer une France libre », déclare sur le perron de l'Hôtel du Doyen, le docteur

Jeanne, dont la voix pourtant amplifiée est couverte par les cloches de la cathédrale.

Quatre ans, jour pour jour, après que quelque cent cinquante mille soldats alliés eurent pris pied sur cinq plages de la Manche et du Calvados entrées dans l'histoire sous les noms de code *Utah*, *Omaha*, *Gold*, *Juno* et *Sword*, voilà la Tapisserie de Bayeux devenue le symbole de la libération et de la renaissance de tout un pays.

Et c'est peu de dire que, comme lui, elle revient de loin…

Chapitre premier

Un chef-d'œuvre au destin mouvementé

La Tapisserie de Bayeux raconte par le texte et l'image un épisode majeur du Moyen Âge : les préparatifs et la traversée de la Manche puis la bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066, opposant l'armée du duc Guillaume de Normandie à celle du nouveau roi d'Angleterre, Harold. La victoire de Guillaume va lui permettre de monter sur le trône d'Angleterre et d'entrer dans l'histoire sous le nom de Guillaume le Conquérant.

Contrairement à une hypothèse qui a longtemps prévalu, la Tapisserie de Bayeux n'aurait pas été confectionnée par la reine Mathilde, épouse de Guillaume, avec l'aide de ses dames de compagnie. Le commanditaire en est plus vraisemblablement Odon, demi-frère de Guillaume et évêque de Bayeux, qui l'aurait fait réaliser en Angleterre pour orner la cathédrale, alors en cours de reconstruction à la suite d'un incendie.

Cette hypothèse, sur laquelle la plupart des historiens s'accordent aujourd'hui, repose sur le fait qu'Odon a soutenu Guillaume dans sa conquête de l'Angleterre. Pour le récompenser de ses bons et loyaux services, ce dernier lui a offert le comté du Kent dont la ville principale est Cantorbéry (Canterbury en anglais). Et à l'époque, Cantorbéry et sa région étaient réputées pour la qualité de leurs ateliers de broderie.

D'autres hypothèses font état d'une réalisation dans un atelier à Bayeux ou à l'abbaye Saint-Florent de Saumur. Mais selon Sylvette Lemagnen, ancienne conservatrice de la Tapisserie et auteure reconnue de nombreux écrits sur ce sujet, l'œuvre contient trop d'images et de graphies d'origine anglo-saxonne pour qu'on puisse croire qu'elle provienne du continent. Et sachant que la plupart des historiens actuels s'accordent sur une période de fabrication vers la fin du XI^e^ siècle, il est également probable que la Tapisserie a pu être exposée lors de la dédicace solennelle de la cathédrale de Bayeux, le 14 juillet 1077[1].

Ce qui est sûr, en revanche, c'est que cette œuvre monumentale de près de soixante-dix mètres de long et large d'une cinquantaine de centimètres constitue un témoignage exceptionnel et incomparable sur la vie quotidienne au XI^e^ siècle, fourmillant de détails concernant aussi bien les objets, les armes, les vêtements, les habitudes alimentaires, l'architecture militaire, civile et

religieuse que les tactiques de combat et les techniques de construction navale de l'époque.

Certaines des cinquante-huit scènes qui la composent nous en apprennent ainsi beaucoup sur les quelque huit cents bateaux, fournis par les grands seigneurs normands, laïcs ou ecclésiastiques, ayant transporté Guillaume avec ses dix mille hommes et ses cinq mille chevaux de Saint-Valéry-sur-Somme jusqu'à la baie de Pevensey, au sud-est de l'Angleterre. Avec leur assemblage « à clin » (les planches se recouvrant l'une l'autre), leur forme allongée, leurs proue et poupe relevées, ainsi que leur gouvernail latéral fixé sur le plat-bord à l'arrière droit, ces navires à voile et à rame sont de type scandinave, directement inspirés de ceux utilisés par les Vikings du VIII^e^ au X^e^ siècle. Toutes ces analogies font qu'ils peuvent être directement comparés avec ceux trouvés lors de fouilles archéologiques, principalement en Scandinavie, à Oseberg, Gokstad ou Haithabu[2]. D'autres éléments représentés sur la Tapisserie sont d'inspiration viking, notamment les épées droites, plates, à double tranchant, à extrémité en ogive et quillon droit.

Si les faits qu'elle relate sont pour le moins mouvementés, la vie de la Tapisserie est, elle aussi, riche en péripéties, même si, faute d'archives, on ignore quel a pu être son sort entre le XII^e^ et le XV^e^ siècle. Rien ne permet d'indiquer que durant cette longue période elle soit restée à Bayeux, en la cathédrale ou dans un autre

lieu. Compte tenu de son importance et des usages de l'époque, elle a pu être exposée dans des châteaux ou des églises de part et d'autre de la Manche, comme le suppose Sylvette Lemagnen[3].

En revanche, on sait avec certitude qu'elle se trouvait de nouveau à l'intérieur de la cathédrale de Bayeux à la fin du XVe siècle, comme l'atteste l'inventaire des richesses de l'édifice dressé en 1476. « Une tente tres longue et estroicte de telle a broderie de ymages et escripteaulx faisans représentation du conquest d'Angleterre, laquelle est tendue environ la nef de l'eglise, le jour et par les octabes des reliques », est-il notamment écrit dans ce texte conservé aux archives départementales du Calvados.

Le mot « tente » désigne ici une tenture, la Tapisserie étant en effet destinée à être tendue dans la nef de la cathédrale, de pilier en pilier, et cela une fois par an à l'occasion de la fête des Reliques, fin juin, début juillet. À cette époque, elle était conservée, enroulée sur elle-même, dans un coffre que l'on peut encore admirer dans le Trésor de la cathédrale. D'après son aspect extérieur et notamment ses ferrures, ce coffre date vraisemblablement lui aussi du XVe siècle.

La Tapisserie est sans doute demeurée ainsi durant plusieurs siècles, ce qui explique son étonnant état de conservation et ce qui lui a permis d'échapper aux incendies comme aux pillages durant la guerre de Cent Ans, puis au sac de la cathédrale par les Huguenots en 1562.